

Michel et Monique Pinçon-Charlot, Eric Maurin, Olivier Milhaud
22 février 2005

Au secours, la lutte des classes revient à Paris ! Des bourgeois bohèmes à la ségrégation

Avec Michel et Monique Pinçon - Charlot, sociologues, auteur de *Sociologie de Paris* (La Découverte) et Eric Maurin, économiste, auteur du *Ghetto français. Enquête sur le séparatisme social* (Le Seuil). Débat animé par Michel Sivignon.

Parler de l'embourgeoisement de Paris au café de Flore, en plein cœur du quartier Saint-Germain, n'est géographiquement pas anodin. Mais attention, les mots ont des sens précis et Paris vit peut-être moins un épisode d'embourgeoisement que de gentrification. Les bourgeois bohèmes ont en effet peu de chose à voir avec la bourgeoisie traditionnelle, et nous avons plutôt parlé durant le café-géo de stratégies d'évitement, de mixité sociale menacée ou de quête de l'entre soi, pour saisir les dynamiques sociales de la capitale.

Comme le précise Michel Sivignon en introduction, alors que la **ségrégation sociale** se fait de plus en plus **frappante**, notre société refuse de la dire ou de la reconnaître. Les cartes tirées de l'ouvrage des Pinçon - Charlot sont pourtant éloquentes : en 1954, 15 arrondissements sur 20 comptaient moins de 40% de cadres et de patrons (un large croissant centré sur l'Est et allant du Nord-ouest au Sud-ouest) ; en 1999, tous ont dépassé ce seuil et 13 arrondissements dépassent les 55% de cadres et patrons (toute la partie Sud-ouest de la ville, du XIII^e au XVII^e). Seuls les 6 arrondissements périphériques à l'Est de la ville, du XVIII^e au XIV^e comptent plus de 20% de logements sociaux. Partout ailleurs, les prix des loyers font fuir les plus pauvres.

Une nouvelle géographie sociale de Paris

Pour bien définir les termes, Monique Pinçon - Charlot précise que la quête de **l'entre soi** est un phénomène essentiel chez les grands bourgeois. Alors que la grande bourgeoisie a les moyens de s'installer où elle le souhaite dans Paris, elle privilégie essentiellement le nord du XVI^e, le sud du XVII^e, et parfois un peu le VII^e et le VI^e. En d'autres termes, quand on n'a pas de contraintes économiques, on choisit son semblable.

La **mixité sociale**, comme le précise Michel Pinçon, c'est le mélange des catégories sociales définies selon le revenu, le niveau de scolarisation, etc. Toutefois, on s'intéresse souvent à la mixité sociale de l'habitat, c'est-à-dire à une vision nocturne de Paris (où est-ce que les différents groupes sociaux dorment la nuit ?). Il faudrait tenir compte du million de banlieusards qui viennent chaque jour travailler dans Paris ; cette image diurne de Paris se fait alors plus mixte. On peut aussi se demander quelle est l'échelle pertinente pour apprécier la mixité sociale : est-ce l'immeuble ? l'îlot urbain ? le quartier ? la ville ? l'agglomération ? Pour les Pinçon - Charlot, Paris est une capitale assez petite en Europe (seulement 87 km² sans les bois), une ville qu'on peut traverser à pied (aucun point de la ville est à moins d'une heure de marche du centre-ville), et une ville bien identifiée par ses boulevards périphériques : aussi ont-ils choisi l'aire de la ville pour évaluer cette mixité sociale. Alors qu'à la Libération, Paris comptait 65% d'ouvriers et d'employés pour 35% de cadres et de patrons, les proportions se

sont aujourd'hui inversées, la mixité a changé. On est passé d'une ville populaire à une ville bourgeoise. Quel changement par rapport à l'après-guerre, où Paris était plus populaire que la moyenne nationale !

Monique Pinçon - Charlot insiste alors sur le terme de **gentrification**, à préférer au terme d'embourgeoisement. Les bourgeois bohèmes, ou bobos, sont très différents des bourgeois traditionnels de l'Ouest de Paris. La gentrification est un processus culturel et géographique qui transforme les quartiers populaires du centre et de l'est de Paris au bénéfice de cette nouvelle petite bourgeoisie émergente. Son mode de vie est très différent de celui des petits bourgeois traditionnels. Les bobos vivent de leur travail, non pas de leur patrimoine, ils se disent volontiers écolo et anti-racistes, favorables au PACS et à la parité, ou adeptes de la nourriture bio. Les Pinçon - Charlot ont un passage savoureux dans leur livre sur l'épicerie « Aux produits d'Auvergne », rue de Lappe, échoppe si appréciée par les bobos du Faubourg Saint-Antoine. Puisque le saucisson ou les fromages gras ne convenaient pas à ceux et celles qui veulent garder la ligne, le commerçant a dû s'adapter à la nouvelle clientèle et proposer du saucisson maigre et de la tomme maigre !

Peu représentatif de l'ensemble national à cet égard, Paris concentre énormément de métiers artistiques, de la mode, du cinéma, de la presse. Or, **les « bobos »** sont justement nés du développement de secteurs économiques comme les nouvelles technologies, la grande distribution, l'enseignement ou les médias, qui ont produit une nouvelle élite, des actifs plus jeunes que la moyenne, des diplômés assez à l'aise dans des familles recomposées avec une idéologie libertaire, menant des modes de vie très différents de la bourgeoisie de l'Ouest. Les bobos Faubourg Saint-Antoine n'ont rien à voir avec les bourgeois de l'Avenue Henri Martin. Parlons donc de gentrification plutôt que d'embourgeoisement, pour éviter les confusions. Les bobos profitent des espaces libérés à la faveur de la désindustrialisation de la capitale. Le parc André-Citroën laisse difficilement imaginer aujourd'hui les 17000 salariés de la marque automobile éponyme qui travaillaient sur les lieux mêmes en 1968. Aujourd'hui la verdure et les grands immeubles modernes ont biffé l'occupation ouvrière des lieux. Ironiquement, Paris a basculé à gauche au moment où elle devenait moins populaire que jamais.

De la stratégie d'évitement à la ségrégation spatiale

Eric Maurin a mené une analyse fine de l'enquête emploi de l'INSEE. Cette enquête annuelle porte sur un certain nombre de voisinages caractéristiques, des groupes de 30 à 40 logements adjacents, environ 60 personnes donc. Faite chaque année avec un protocole constant, l'enquête révèle beaucoup de choses pour comprendre les logiques de la ségrégation.

Premier constat, et première surprise : la ségrégation sociale n'est pas si récente. Depuis 20 à 30 ans, elle est restée stable. Ce qui est nouveau en revanche, c'est le degré avec lequel les fractions **les plus riches** de la population se concentrent dans quelques endroits seulement. Les enclaves qui n'ont jamais été aussi fermées sont celles des plus riches. Eric Maurin montre justement dans Le ghetto français que le phénomène de ségrégation commence par le haut de l'échelle sociale : les très riches ne veulent pas vivre avec les riches, les riches de veulent pas vivre avec les moyennement riches, et ainsi de suite jusqu'aux chômeurs qui ne veulent pas vivre à côté des immigrés les plus récents... Tout en bas, les très pauvres n'ont plus que la possibilité de se loger là où il leur reste de la place. Sa recherche révèle donc en chacun de nous un complice plus ou moins actif de la ségrégation urbaine.

On peut expliquer la concentration des plus riches par la recherche du contexte social le plus propice pour la réussite scolaire. Le milieu dans lequel on vit est ce qui fait la différence dans la réussite scolaire. En somme, si les enfants de votre voisinage réussissent à l'école, vos enfants réussiront aussi, quelles que soient les ressources de votre famille. Avec la démocratisation de l'enseignement, la compétition scolaire se fait plus importante. Comme les familles ont moins de pouvoir prescriptif aujourd'hui, elles comptent à présent sur **le contexte favorable à la réussite** scolaire pour assurer l'avenir de leurs enfants. Le contexte dans lequel on vit devient alors absolument crucial. D'où la quête d'être entre soi quand on est d'un milieu favorisé. Des études américaines, britanniques et suédoises ont d'ailleurs comparé les prix des logements aux limites des rues définissant les aires scolaires : elles ont montré que le contexte scolaire pouvait faire varier les loyers de manière très importante d'une aire scolaire à l'autre, donc - à échelle plus fine - d'un côté de la rue à l'autre ! L'entre soi est choisi par les riches, les classes moyennes le subissent en s'installant en périphérie des enclaves chics, et l'entre soi est imposé aux classes populaires.

Michel Pinçon rappelle qu'aux yeux des milieux ouvriers, l'école ne fournit plus la possibilité de mobilité sociale. La montée du chômage a sapé leur confiance dans l'institution scolaire. Monique Pinçon - Charlot souligne que les bobos de l'Est parisien ont un rapport assez particulier à l'école. Dans les interviews, ils se déclarent heureux de la **mixité sociale**, de vivre dans un quartier qui a des apparences populaires, mais quand on demande où ils scolarisent leurs enfants, leurs visages se ferment immédiatement ! Ils ne scolarisent pas les enfants dans leurs quartiers, mais **contournent la carte scolaire** et cherchent à bénéficier de dérogations. A contrario, les bourgeois traditionnels revendiquent explicitement de ne surtout pas scolariser leurs enfants avec des jeunes de milieux populaires.

Faut-il vouloir la mixité sociale ?

Michel Sivignon s'étonne que l'on n'ait jamais autant parlé de mixité sociale - tout le monde semble pour ! - au moment où elle est la moins mise en pratique. Monique Pinçon - Charlot souligne que **les grands bourgeois ne veulent pas de la mixité sociale**. Ils habitent les beaux quartiers de l'Ouest, envoient leurs enfants dans des rallyes, tandis que les parents fréquentent des cercles fondés sur la cooptation sociale. En revanche, quand on a des responsabilités politiques, on ne peut pas se permettre de se proclamer contre la mixité sociale.

En fait, comme le précise Michel Pinçon, **ceux qui prônent la mixité sociale** sont simplement **ceux qui ont la parole**, notamment **les bobos** des milieux artistiques ou médiatiques. A cet égard, l'ouvrage des Pinçon - Charlot, *Sociologie de Paris*, relate les showrooms, magasins de mode et ateliers de la Goutte d'Or qui ont bousculé l'ambiance urbaine. Lors d'une inauguration, « le contraste était violent entre les journalistes (...) minces et légèrement vêtues de tenues estivales, et les femmes maghrébines portant, malgré la chaleur, voiles et djellabas. Dans les vitrines des mannequins présentaient des vêtements tout aussi peu gourmands en tissu, rendant leurs prix encore plus étonnants pour la population locale. Les jeunes créateurs disent apprécier "l'environnement pluri-ethnique, très favorable pour l'inspiration" » (p. 93)...

Les milieux populaires ne veulent pas forcément de la mixité sociale. Beaucoup d'anciens résidents du quartier de l'Horloge ont préféré quitter leur quartier après sa rénovation : il ne correspondait plus du tout à leur milieu de vie, la rénovation a mené à une gentrification fatale à son ambiance populaire. La ségrégation sociale est donc bien plus complexe que ce que l'on imagine. Sans parler des processus d'agrégation communautaire qu'on retrouve chez les

Chinois dans le XIII^e, chez les Tamouls entre Gare du Nord et Gare de l'Est, ou les Maghrébins à Barbès, même si les études fines révèlent que ce sont des fois plus les commerces qui sont tenus par des étrangers, les étages étant peuplés de Français.

Pour Eric Maurin, le communautarisme se développe en réaction à la ségrégation. Qui plus est, son étude révèle non seulement que le contexte social est en soi source d'échec scolaire, mais aussi que **les effets de contexte sont beaucoup plus forts chez ceux qui ont peu de moyens**.

Certes, l'objectif de mixité sociale est louable, dans la mesure où les enfants de milieu protégé ont bien peu à perdre à être avec des enfants de milieu défavorisé, par rapport à ce que ces derniers ont à gagner à côtoyer des enfants plus protégés. Mais il y a **peu d'incitations** d'ordre privé à aller, chacun à son niveau, vers plus de mixité, ou à scolariser ses enfants avec des jeunes moins favorisés (au risque d'être traité de mauvais parent !)

L'idée de **mixité** sociale est née dans les milieux politiques, mais il y a un **danger** à mêler dans une même école des enfants d'origine sociale trop différente : les enfants de milieu populaire risquent de prendre en pleine face leur infériorité sociale et d'intérioriser leur situation de dominés et se persuader qu'ils sont mauvais. Monique Pinçon - Charlot rappelle l'expérience d'échanges d'élèves un jour par mois entre le lycée Janson de Sailly et le lycée de Goussainville. Les élèves favorisés de Janson ont beaucoup apprécié l'expérience, tandis que les élèves de Goussainville ont trouvé l'expérience beaucoup trop difficile pour eux. Tout y était question de violence symbolique : ce déplacement dans l'espace social leur faisait prendre conscience de leur infériorité... Le thème de la mixité sociale doit donc être manié avec des pincettes !

D'autant que notre langage est remarquablement ambigu : quand un quartier populaire accueille des plus riches, donc quand la mixité sociale augmente, on parle positivement de gentrification ; quand un quartier riche accueille des plus pauvres, donc quand la mixité sociale augmente tout autant, on parle négativement de paupérisation !

L'école, ses élus et ses damnés

L'école française produit nécessairement de l'échec dans la mesure où elle est avant tout faite pour sélectionner [à quoi d'autre servent les notes ? s'il s'agissait de transmettre une culture générale, on aurait recours à une échelle binaire : acquis / non acquis, plutôt qu'une échelle de 0 à 20].

Eric Maurin rappelle **la faillite des politiques territoriales type ZEP** (zones d'éducation prioritaire). Chaque année, 500 millions d'euros sont consacrés aux ZEP. Ces zones identifiées par les recteurs (avec autorisation des maires des communes concernées) disposent d'heures supplémentaires et de primes diverses aux enseignants. Or les évaluations sont très décevantes. La progression des enfants n'est pas plus rapide qu'ailleurs. En fait, c'est dû au très médiocre ciblage territorial : le profil sociologique des élèves moyens dans les ZEP n'est pas si différent du profil sociologique des élèves moyens qui ne sont pas en ZEP. Qui plus est, on n'arrive pas à réallouer les ressources : un établissement classé ZEP fera tout pour garder son classement, si bien qu'il y a toujours plus de ZEP en France, ce qui mène au saupoudrage des moyens. L'effet de stigmatisation des ZEP dessert les communes, dans la mesure où les classes moyennes et supérieures ne viennent plus s'installer dans ces zones.

Eric Maurin propose **d'adopter un ciblage beaucoup plus adéquat** : non en fonction de l'espace, mais en fonction du public qui fréquente l'école. Une fois ce ciblage beaucoup plus restreint adopté, il ne faudrait pas offrir un surplus de 8% de moyens comme on le fait en France, mais plutôt diviser les classes par deux comme on le fait en Hollande.

Eric Maurin n'oublie pas non plus que le système de sélection précoce qui a lieu à l'école s'avère un échec total. L'Angleterre a supprimé le redoublement en primaire et au collège, et dépasse la France dans les évaluations internationales. La réussite scolaire a acquis un sens quasi religieux, qui donne sa place dans la hiérarchie des êtres. Quand on compare avec les autres systèmes éducatifs, le **système français** apparaît comme **redoutablement sélectif**. D'où une école très anxiogène où la compétition commence dès la maternelle.

Comme le résumait Eric Maurin dans *Le Monde* (23 Octobre 2004) « on a peu de chance de désamorcer les processus de sécession territoriale sans s'attaquer au principal facteur d'anxiété sociale qui les sous-tend : la précocité et l'irréversibilité des mécanismes d'enfermement des individus dans des destins écrits d'avance. Car, en cloîtrant le présent dans des territoires, c'est aussi l'avenir que l'on enferme ou que l'on sécurise. Si le territoire est l'enjeu d'une compétition aussi âpre, c'est que le lieu de résidence et les interactions sociales qu'il conditionne comptent parmi les ressources essentielles d'une concurrence généralisée pour les meilleurs destins, laquelle s'engage désormais dès l'enfance ».

Comme l'ajoute Michel Pinçon, le système scolaire français fabrique des élus et des damnés, avec une hypervalorisation du diplôme et de la compétence abstraite. En France, le diplôme ou le rang de sortie d'une grande école peut déterminer la totalité d'une carrière. Mais une auditrice précise que l'école ne fait pas tout, les réseaux familiaux et amicaux jouent un rôle important dans les trajectoires sociales.

Michel Sivignon conclut ce café fort animé sur l'importance de désosser les problèmes, de scruter les idées reçues, pour faire apparaître tous les enjeux géographiques de la mixité sociale ou de la ségrégation, qui révèlent tant de fonctionnements de notre société.

Bibliographie :

- MAURIN E. (2004) *Le ghetto français. Essai sur le séparatisme social* (Paris, Le Seuil, collection La République des Idées)
- PINCON - CHARLOT M. et M. (2004) *Sociologie de Paris* (Paris, La Découverte, collection Repères)
- GUILLY C. et NOYER C. (2004) [*Atlas des nouvelles fractures sociales*](#) (Paris, Autrement)

Compte-rendu : Olivier Milhaud, Université de Paris 1